

L'acédie, la dépression, la mélancolie et l'ennui¹

Je voudrais seulement redire mon souci d'éviter la polysémie excessive ou l'extension incontrôlée du concept d'acédie. Pour éviter cette dérive qui ôterait à l'acédie tout pouvoir de compréhension et d'élucidation déterminante des personnalités morbides, il faut à mon avis tenir ferme et sa cohérence historique et son contenu synchronique.

1. *L'unité profonde du concept* me semble liée à l'épreuve solitaire de soi, vécue et pensée d'abord comme épreuve érémitique (chez Evrage du Pont, au IV^e siècle), ensuite monastique (cénobitique, chez Cassien). Le glissement majeur sera de passer à l'essence langagière ou logique de l'acédie primitive, à sa réalité pratique d'abord, libidinale ensuite. C'est la mutation de la vie religieuse au XIII^e (liée à l'urbanisation) et la Réforme au XVI — éliminant la vie monastique sous sa forme typée, mais non l'idéal de perfectionnement de soi en chacun — qui seront des vecteurs décisifs de la laïcisation du concept et de son extension à l'épreuve spirituelle de tout homme animé par une ambition spirituelle soutenue. La révolution française accentuera la tendance en supprimant physiquement les monastères comme lieux symboliques de ce "mal". Chateaubriand voyait déjà dans cette suppression des limites symboliques (ou de l'enceinte, de la clôture de l'affection) un foyer d'universalisation du mal, de sa généralisation à toute la société et même au siècle. Pinel, de son côté, justifie l'élimination de la vie monastique comme mesure de santé publique face à un foyer de mélancolie.

Au XIX^e siècle, Brierre de Boismont, dans son livre pionnier sur le *Suicide*, médicalise nommément et plus systématiquement l'acédie, l'étrécit et la déforme en en faisant un vecteur du *suicide* ou même une tendance proprement suicidaire. Ce que l'acédie tendait déjà à devenir dès le XIII^e siècle lorsqu'elle est rapprochée pastoralement de la mélancolie (pour excuser ceux qui en souffrent, en montrant le substrat physiologique de l'affection, et donc indépendant de la liberté) et qu'elle devient de plus en plus synonyme de *tristesse*, même si c'est encore dans un sens très fort, distincte d'une émotion et même d'un sentiment. Tristesse qui paralyse le travail productif mais surtout l'amour de l'Autre, des autres et de soi (chez Thomas d'Aquin). La réduction de l'acédie à la *paresse* (en germe depuis la fin de l'Antiquité, depuis Grégoire le Grand qui ignore même le concept d'acédie) prendra une dimension réellement centrale et dramatique — comme entrave au *travail* (et non plus à la seule *occupation* empirique du solitaire) — dans la civilisation industrielle et bourgeoise. L'acédie sera ressentie comme une menace pour le profit, mais aussi le lien social, à l'échelle de toute une société (et non plus seulement dans la micro-société monastique, comme chez Cassien).

Baudelaire, lui qui fait de la figure du moine une forme poétique du poète solitaire en personne, type de l'homme moderne tenté de recréer le monde par lui-même (sans plus accueillir celui de Dieu), relève la notion d'acédie chez Brierre, et s'en éprouve inévitablement menacé : il tente de s'en guérir par une *règle de vie* comprenant prière, travail réglé et hygiène, soin méticuleux de soi. De même le dandy, ce solitaire qui entend freiner la vitesse « américaine » du monde contemporain pour le façonner autrement. Flaubert lui-même

¹ Lettre adressée par Bernard Forthomme au Dr G. Charbonneau, le 6 mai 2001.

tonne contre la République transformée en couvent, et il entend par là un monde soumis à un nombre croissant de lois, de décrets ou de mesures administratives. La paresse elle-même deviendra d'ailleurs, après la seconde guerre mondiale, l'objet explicite d'une loi de la République lorsque l'incitation à la paresse sera interdite dans les publications à destination de la jeunesse. Ce n'est pas un hasard non plus si Flaubert écrit, durant de longues années, une série de *Tentation de St-Antoine*. On pourrait multiplier les références de l'homme moderne (depuis l'Antoine mélancolique de Jérôme Bosch ou Dürer à De Chirico et Giacometti) à la figure exigeante du solitaire mis à l'épreuve désertique de soi.

2. Ceci étant, l'acédie n'est jamais une simple *dépression* dans la mesure où elle est, dans sa conception native du moins, toujours liée à un modèle élevé, à une *ambition spirituelle* (ou professionnelle) soutenue. Ambition de devenir soi-même, d'être seul en charge de soi, de n'accepter que cette contrainte intérieure, mais d'une force plus grande que les pressions biologiques, psychologiques ou sociales, voire historiques ! Ceci dit, l'acédie est essentiellement liée à une dimension temporelle et même proprement historique de la souffrance humaine personnelle, mais également sur le mode du malaise de la civilisation.

L'acédie se passe, en quelque sorte, avant et après la dépression : c'est à la fois sa racine *anxieuse* (liée à l'illimité de l'ambition comme à la limitation par la mort), mais aussi à son prolongement dans une *inquiétude* sans cesse alimentée par une anticipation d'un dépassement de la mort, infinitisant le désir d'une manière foncièrement féconde, mais toujours périlleuse. L'acédie n'a pas les hauts et les bas de l'humeur, serait-elle basale. À moins de voir là les différents degrés de l'échelle spirituelle (*scala paradisi*) à monter ou à descendre. L'acédie est une constante dans le désir de soi, au moins comme phase ou comme nuit avant l'aube, pour parler comme Jean de la Croix. L'acédie n'est pas qu'une humeur ni d'abord un avatar de la pulsion : s'il y a atonie, c'est parce que cette détente, cette négligence ou ce découragement demeurent liés à une pensée parasite, à un *axiome* de la pensée, comme à un modèle intelligible et une préférence marquée pour un tel modèle. Pensée corrosive provoquant un ralentissement d'activité — soit par un repli somnolent, soit par une fuite en avant (vagabondage, déménagement incessant, inconstance, donjuanisme spirituel), ou une souffrance difficile à formuler, une humeur sombre liée à une *norme* (à une performance, une exigence d'efficacité ou simplement un *mode* de soi) que l'on s'impose à soi-même ; non simplement comme réaction à des contraintes hétérogènes. L'acédieux souffre d'abord de devoir faire effort pour atteindre son objectif, son mode singulier ou simplement pour recueillir ce qui s'offre à lui, se donne et se certifie, se transmet personnellement. Il voudrait l'atteindre de soi-même, spontanément. C'est un désir nostalgique de la spontanéité avant d'être une paresse invincible, un ralentissement mélancolique ou une compensation maniaque.

3. L'acédie n'est pas non plus identifiable à la *mélancolie*, et d'abord parce qu'elle n'est pas une notion médicale, relevant du vocabulaire hippocratique. Terme connu, mais soigneusement évité. L'acédie se distingue de la mélancolie notamment par deux traits majeurs. D'une part, elle n'est pas enracinée directement dans le *physiologique* (même si elle comporte un élément somatique, gastrique ou fébrile), et ne prétend pas inversement à une *compétence* : celle du génie artistique par excellence, mais aussi celle de l'expert politique, militaire, économique ou scientifique. L'acédie est, certes, liée étroitement à l'ambition illimitée de l'esprit, mais au sein d'une pratique quotidienne ou professionnelle éprouvée comme *vocation*, et peu remarquée ou remarquable au premier abord : nous n'avons pas au premier plan les symptômes spectaculaires du génie de la Renaissance, mais un *profil* acédieux. L'acédie n'est pas l'ange gigantesque et pétrifié de Dürer qui donne à voir sa colère contenue sur la face, mais plutôt la sculpture ou la gravure anorexique de Giacometti, à la tête

réduite, bien plus nerveuse dans sa démarche immobile. C'est pourquoi l'acédie est essentiellement sournoise, et c'est pour cela qu'elle est singulièrement dangereuse, même si on l'entend comme phase nocturne inévitable d'un désir de soi ou de l'épreuve de soi seul responsable de soi ; une fois qu'on prend vraiment conscience des ravages de *l'axiome de pensée* qui nous mine, c'est qu'il est déjà trop tard pour l'éradiquer facilement et qu'il effectue un retardement fatal dans le processus de formation du désir de soi, risquant toujours d'être une nuit sans aube !

Le questionnaire est un moyen pour révéler l'acédie insidieuse. Il faut s'interroger sur elle pour la percevoir, et éventuellement faire appel au discernement d'un tiers. Mais cet appel ne peut être précipité ou au cœur de la crise, ni faire l'économie d'une ressaisie de soi par soi et de l'affrontement à l'ennui ou à la jubilation d'être soi-même, à l'hypocrisie ou au paradoxe invivable, au double lien que cela risque d'induire : d'un côté, l'acédie affirme sa liberté pure, son dynamisme absolu, et de l'autre, elle réclame une décharge de soi par l'appel à toutes les formes de nécessité allant des contraintes génétiques jusqu'aux déterminismes psycho-sociaux, historiques, voire astrologiques ou pharmacologiques. Les médicaments doivent alors soutenir l'idéal des performances et l'image de soi comme prestation, comme être qui n'a d'être que s'il est *produit*, acte par soi, sans recueillement d'un don prévenant à soi, sans aucune certification de soi par un tiers. Le recours au médicament comme un destin soulage de la charge de soi et du tiers. Et l'on insiste pour que ce médicament soit efficace.

Certes, on reconnaît la dimension psychologique de la cure pharmacologique, de la prise de médicament et du médecin ordonnateur, mais de manière avant tout négative ou résiduelle. De même pour le pharmacien (l'industrie du médicament) : il n'y a là qu'un effet *placebo*. Le médicament ne sera jugé vraiment efficace et commercialisable, précisément, que *s'il résiste à sa comparaison à l'effet placebo*, s'il démontre des effets bien indépendants ou supérieurs, suivant des protocoles de vérification rigoureuse usant de la procédure du *double-insu*. L'idéal implicite étant de faire l'économie et du savoir du médecin et du savoir du patient. Nous serions-là, finalement, dans le contexte idéal d'une nécessité chimique, d'un destin vérifié et authentifiable, où l'effet *placebo* est révoqué dans l'impensé, réduit à la seule séduction psychique, voire symbolique. Toutefois, demeure là impensée la puissance de l'impact, la condition de possibilité *a priori* de l'effet du chimique sur l'homme. Autrement dit : le chimisme spécifique de l'esprit ; l'interface entre le chimique et le psychique est précisément l'image, le temps, la flèche du temps irréductible, l'irréversibilité : ce que connaît depuis longtemps la chimie sensible au processus d'une réaction face à la physique ayant longtemps conservé le seul modèle de la réversibilité ou de l'intemporalité effective des processus (aussi bien dans la mécanique céleste que dans la relativité, où le temps est réduit à une dimension spatiale et au prédictible).

4. L'acédie n'est pas un *ennui* comme tourment flagrant, torture, violence ou chagrin féroce, allant jusqu'à la *haine*, comme le suggèrent l'étymologie et l'usage ancien du terme. Mais ce n'est pas non plus un *taedium vitae*, un dégoût basal et intemporel de la vie voire de l'être, ni un ennui empirique ou banal — serait-il rationalisé en absence circonstancielle de *motivation*—, ni un ennui métaphysique entendu comme désespoir sur le sens final de la vie ou lié au sentiment rationaliste de l'absurde. Sa pertinence est un *axiome cognitif* qui mine la confiance dans la préférence décisive antérieure et qui sape lentement l'activité réglée comme la joie de vivre. Sa crise aiguë trahit un désir d'accélérer le temps ou d'échapper à son labeur, à la durée, de vouloir que tout se fasse sans peine ou spontanément, jusqu'à l'idéal de soi. L'acédieux n'a plus assez de ressource pour l'ennui édulcoré, pour s'adonner à l'ennui, même si ce dernier n'a jamais la connotation de volupté que peut conquérir la *paresse* ou plus encore

la *fatigue*. L'acédie est foncièrement temporelle, car elle liée intimement à l'image de soi et au processus d'individuation qui connecte, par une telle image, la multiplicité de l'existence et l'unité de l'ambition choisie antérieurement, désirée ou recueillie par la pensée méditative. Ce processus est en danger lorsqu'on manque d'une juste *image de soi* ; et l'acédie est cela, au point qu'elle ne peut être avant tout une tendance suicidaire. L'acédie tend au contraire à supprimer cette tendance, car elle fait *se* perdre de vue, suffisamment pour ne point même désirer mettre fin à *ses* jours. En ce sens l'acédie est plus grave que le suicide, car ce dernier trahit encore un désir de vie, serait-ce d'être partout, sauf ici. Il n'est pas cette indifférence...qui n'est même plus capable de l'ennui banal, *qui n'a plus la force de s'ennuyer* !

5. Certes, le *remède*, en dehors de la reviviscence de la *mémoire* du passé décisif, de l'orientation prise et assentie, de l'acte vif, de la relation avec celui qui est capable de redire ma souffrance du tac au tac, sans long discours (insupportable à l'état acédieux), la réplique cinglante, la *parole* de vie et l'envie d'une liberté du *corps* (de se nourrir au temps fixé) et de la langue (pour parler, chanter, célébrer), en dehors de tout cela, dis-je, le remède central apparaît *la reprise de la juste image de soi et les images transmises* qui assistèrent à notre formation ; c'est la découverte de l'image structurante de soi, alors qu'on s'était perdu de vue dans la nuit noire. Il faut une image *re-posante* de soi, mais non pas survalorisante. Il faut l'image de soi dans sa quotidienneté assumée par la configuration de l'idéal d'efficacité et de rapidité d'un « autre » plus fort et toutefois *comme* moi-même, lorsque je suis en train de reprendre des forces, de m'asseoir, de travailler de mes mains ou de parler, de chanter, de célébrer.

Si l'on ne se réfère pas à l'image de soi comme *re-gard* de soi (garde nouvelle de soi) ou capable de moi-même, si l'on n'éprouve plus le temps vulnérable comme capable de la *durée* la plus ferme, et non comme son adversaire, l'acédie s'installe. Si l'on se perd de vue sans recours, si l'on sème en cours de route cette ressaisie de soi native, plus matinale que la liberté ou la responsabilité et la finalité — sous prétexte d'atteindre un point sublime, inimitable et encore inimité, incomparable, pur de toutes images, bref une éternité qui ne serait pas *capable* du temps —, on risque l'éclipse de la vie de l'esprit, la confusion mentale, voire des états crépusculaires.

©LE CERCLE HERMÉNEUTIQUE / B. FORTHOMME/

(Argenteuil/ Paris)